

Les enquêtes de Maximime et Vincent

9 - la méfiance est de mise



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.

*Cette histoire est une pure fiction.
Toute ressemblance avec des faits réels ou ayant existé
n'est que pure coïncidence. Tout recours est exclu.*

Dans les textes, il y a des fautes volontaires.

C'est ma signature ?

*Je trouve que l'on ne respecte pas assez
les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux ?*

*Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.*

© Jean-Charles Conus

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

*Photo : montage personnel
Photos libre de droits : Pixabay.com*

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

Quand les gaudrioles vont bon train, la police perd ses plumes ? Quand le chat n'est pas là, les souris dansent ?

Pour Raoul Petit mieux connu sous Stéphane Dafflon, c'est bien la même chose, même si les mots sont différents. Et ce n'est certes pas au goût de tout le monde. Maximme Delaroche en a pris plein la figure, et il se sent dépassé.

Vincent Dupertuis est trop bien coincé entre ces deux phénomènes. Il est encore jeune, il s'amuse à les voir jouer au chat et à la souris.

Affaires à suivre, donc...

Chapitre 1 : Monsieur Dujardin

À Berne, Maximme Delaroche est de retour dans ses quartiers. Il s'est assez fait blouser par le grand Stéphane Dafflon. Maximme en a marre de courir après un fantôme qui se joue de lui légalement. Comment peut-on en arriver à ce stade d'ingéniosité ?

S'il a rencontré Stéphane, eh oui, sur le moment, Maximme n'avait pas les preuves pour le prendre. Malgré tout, pour lui, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais dans toutes les affaires, si Stéphane en arrivait à narguer Maximme, lui, il n'avait tout au plus que des soupçons, des présomptions... et avec ça, la justice ne peut rien n'y faire.

Avec l'affaire du diamant bleu, dont Maximme a beau retourner tout cela dans tous les sens sans pour autant trouver la finalité puisque le diamant est resté sur la victime, les clients plaignants ne l'entendent pas ainsi, et ils souhaitent engager un autre enquêteur de renom. Est-ce qu'un éminent anglais ou français saurait être à même de pincer le grand Stéphane ? Maximme ne lui donne pas plus de chance qu'il en a eue pendant toutes ces années d'enquêtes.

Il a donc cherché et donné aux Comte et Comtesse de Crozon les coordonnées de Monsieur Charles Dujardin en France.

Après le dénouement de l'affaire, s'il en est une, Vincent est allé gronder Stéphane dans son repère personnel. Il lui demande un répit qui lui est accordé, et il annonce aussi la probable venue de l'emblématique Dujardin que Stéphane ne connaît pas du tout, et pour lui, rien ne change.

Toujours dans sa bonne humeur, il prend même le pari qu'il s'amusera tout autant. Cette réplique annonçait encore de bons moments, et Vincent lui rappelle qu'il ne sera probablement pas de la partie. Après ça, Vincent s'en retourne chez lui, et il ne lui en a pas fallu plus pour qu'il sombre dans un sommeil réparateur de plusieurs heures.

...

Au lendemain, Stéphane avait un air de celui qui n'est pas tranquille. La venue d'un enquêteur étranger, Français de surcroît, ne lui plaisait pas du tout. Il devait en savoir plus sur cet homme, et faute de savoir qui il est par les méthodes ordinaires, il a rappelé Vincent, et il l'a invité au restaurant. Vincent avait d'autres choses à faire qu'à se remettre en quête d'informations.

...

La semaine suivante, Vincent se rend au lieu du rendez-vous. Il s'installe et il attend son homme...

...: Monsieur est-il seul ?

V: Navré, j'attends quelqu'un...

...: Moi aussi... puis-je m'asseoir ?

V: Non... je ne vous connais pas...

...: J'insiste...

V: Très bien...

...: Je m'appelle Bernard Buisson...

V: Vincent...

B: C'est magnifique, tout de même... dans ce monde moderne, avec toute cette technologie, on arrive à se donner rendez-vous et ne pas s'y trouver...

V: C'est vite fait d'être en retard... les routes sont de plus en plus engorgées de voitures...

B: Hélas, vous avez raison... mais un coup de fil, c'est toujours aussi facile ?

V: En conduisant, c'est risqué ?

B: Vous avez encore raison... un message, alors...

V: Pire encore...

B: Mais quand vous devez attendre...

V: Si vous êtes arrêté, c'est différent...

B: J'ai l'impression que vous connaissez le sujet...

V: Pas qu'un peu...

...

B: Seriez-vous de la police ?

V: En effet...

B: Tiens donc... la personne que j'attends en fait partie aussi, et sachant qu'il arrive de Berne...

V: Hin ?

B: Les oies sauvages sont en retard, cette année...

V: Le... les... les canards sont restés au marais...

...

B: Eh bien, Vincent...

V: Stéphane, c'est toi ?

B: Bernard Buisson... s'il te plait...

V: Bernard... Stéphane... tu as encore décidé de changer de nom ?, et c'est quoi, ce déguisement ?

B: Tu ne veux pas que je me montre au grand jour, tout de même...

...

...: Que désirent ces messieurs ?

B: Ce que vous voulez, mais ni viande ni alcool...

V: Moi, le menu du jour et une eau plate...

...: Bien...

...

Le serveur s'éloigne...

V: À nouveau végétarien ?

B: De plus en plus, mon cher...

V: Par goût ?, par croyance ?, par habitude ?

B: Par hygiène ?

V: C'est ça, et jamais d'infraction ?

B: Oh ?, si... quand je vais dans le monde...
pour ne pas me singulariser...

V: C'est une idée de Camélia ?

B: Silence, morveux ?

V: Excusez-moi, Monsieur...

B: C'est vrai aussi...

...

Ce genre de rendez-vous arrangé en quelque coin de la Romandie était encore rare, heureusement.

Et si Stéphane, ou Bernard en l'occurrence, s'y montre toujours d'une verve intarissable, il est heureux de vivre, simple et bon enfant, et toujours, c'est une anecdote imprévue, un souvenir, le récit d'une aventure que Vincent ignorait.

Ce jour-là, il riait et bavardait avec un entrain singulier, et cette ironie fine qui lui est spéciale, ironie sans amertume, elle était légère et spontanée. C'était plaisant que de le voir ainsi...

B: Eh ? oui, j'ai de ces jours où tout me semble délicieux, où la vie est en moi comme un trésor infini que je n'arriverai jamais à épuiser.

Et Dieu sait pourtant que je vis sans compter ?

V: Trop, peut-être ?

B: Le trésor est infini, te dis-je ? Je dépense et je gaspille, je jette ma jeunesse aux quatre vents, et puis, ma vie est vraiment si belle... je n'aurais qu'à vouloir, n'est-ce pas, pour devenir du jour au lendemain, que sais-je... orateur, chef d'usine, homme politique... eh bien, je te le jure, jamais l'idée ne m'en viendrait ? Stéphane Dafflon, je suis et je reste, et je cherche vainement dans l'histoire, une destinée comparable à la mienne, mieux remplie, plus intense...

V: Napoléon ?

B: Oui, peut-être... mais alors un Napoléon moderne qui écrasait tous ces politiciens véreux.
Quelle honte, n'empêche ?

V: Et Charles Dujardin ?

B: Qui ça ?

V: Ne m'as-tu pas demandé des informations sur lui ?

B: Ah oui, l'enquêteur français que je ne connais pas du tout ?

V: Que veux-tu savoir ?

B: Qui il est, comme je sais qui est Maximme Delaroche... et toi, Vincent Dupertuis...
C'est bizarre, tout de même, je n'ai jamais entendu parler de lui...

V: Parce que tu crois que Maximme et moi, nous sommes connus en France ?

...

B: Hum... tu as encore raison... alors, raconte à tonton Buisson...

V: Eh dis donc...

B: Non, moi, c'est Bernard ?

...

Vincent sourit... et il raconte tout ce qu'il a pu avoir comme information sur le fameux personnage, ainsi qu'une photo. Pour ce qui est de son arrivée...

Jamais, malgré la formidable curiosité qu'il inspire, jamais Vincent ne s'est permis d'interroger Stéphane Dafflon sur ses actes répréhensibles, mais uniquement sur sa vie privée. Aussi, même si une question devait tomber au sujet du diamant bleu, il se tairait...

B: Savais-tu que le journal *Le Temps* publie également une interview de cet excellent Delaroche, d'après laquelle une certaine dame blonde qui serait mon amie, aurait assassiné Bernard Grunder et tenté de soustraire à Madame de Crozon sa fameuse bague ? Et bien entendu, il m'accuse d'être l'instigateur de ces forfaits...

...

Un léger frisson agita Vincent. Était-ce vrai ?

Devait-il croire que l'habitude du vol, son genre d'existence, la logique même des événements avaient entraîné cet homme jusqu'au crime ?

Vincent l'observe. Stéphane semble si calme avec des yeux qui vous regardent si franchement ?
 Son regard s'est distrait ensuite sur ce qui pourrait être la cause, Stéphane a des mains d'artiste.
 Quant à Dujardin...

B: Charles Dujardin... j'avoue que celui-ci me semble de taille, mais c'est justement ce qui me passionne et le pourquoi tu me vois de si joyeuse humeur.
 Pense au plaisir que doit éprouver un lutteur de ma sorte à l'idée d'un duel. Enfin ?, je vais être obligé de m'y employer à fond ? car, je ne le connais pas encore...

V: Il est fort, paraît-il...

B: Je vais voir ça. Seulement, j'ai un avantage sur lui, c'est qu'il attaque et que, moi, je me défends.
 Mon rôle est plus facile. En outre, il ne connaît pas ma façon de me battre, et je lui réserve quelques bottes secrètes qui le feront réfléchir...

...

Il tapotait la table à petits coups de doigt, et lâchait de menues phrases d'un air ravi....

B: Stéphane Dafflon contre Charles Dujardin... Ah ?, le malheureux... il ne se doute pas que je suis préparé... et un Stéphane Dafflon averti...

V: En vaux deux, n'est-ce pas, Bernard Buisson ?

...

Il s'interrompt subitement, secoué par une quinte de toux, et il se cache la figure dans sa serviette, comme quelqu'un qui a avalé de travers... et après s'être remis, il demande à Vincent de regarder du côté de l'entrée... Vincent fait un effort sur lui-même. Maximme et Charles entraîent.

Bernard a bien cru que Vincent avait parlé, mais il ne savait pas qu'ils seraient là, et pas déjà aujourd'hui. Maximme avait repéré Vincent. Cette rencontre ne manquait pas de piquant.

Ils se présentent. Charles était accompagné de Monsieur Brun... qui s'était dit, en entrant, qu'il pouvait être Stéphane Dafflon... et présente ses excuses pour cette maladresse.

Au bout d'un instant, il appelle le serveur qui accoure. Charles Dujardin commande des bières pour chacun. Sitôt après, tous sont assis à la même table, et ils se sont mis à causer tranquillement.

Charles Dujardin est un homme... comme on en rencontre tous les jours. Âgé d'une quarantaine d'années, il ressemble à un brave bourgeois qui aurait passé sa vie, devant un bureau, à tenir des livres de comptabilité. Rien ne le distingue d'un honnête citoyen de Paris, ni ses petits favoris roux, ni son menton rasé, ni son aspect un peu lourd, rien, si ce n'est ses yeux terriblement aigus, vifs et pénétrants.

Et puis, c'est Charles Dujardin, c'est-à-dire une sorte de phénomène d'intuition, d'observation, de clairvoyance et d'ingéniosité.

Tout de suite, comme Stéphane Dafflon, enfin, Bernard Buisson, l'interrogeait sur la durée de son séjour, il a mis la conversation sur son terrain véritable. Bernard avait ainsi connaissance de l'emploi du temps de Charles. Il ne pouvait pas mieux faire. Son souci était maintenant de prendre en main l'enquête, et pour cela, Maximme allait devoir faire un gros effort.

Pour Bernard, c'était la chose la plus passionnante que de voir ces hommes en sa présence, les coudes sur la table, discutant gravement et posément comme s'ils avaient à résoudre un problème ardu.

Maximme a donc étalé ses données sur les affaires. Bernard se délectait, intérieurement. Le plus cocasse était donc le diamant bleu, et selon Charles, Stéphane Dafflon l'avait bien sûr dérobé et remplacé.

Tous sont demeurés un instant silencieux, puis, très simplement, les yeux fixés sur le Français, Bernard le félicite pour cette brillante déduction.

Le Français a été flatté de l'hommage d'un tel connaisseur, mais il suffisait de réfléchir.

Pour son enquête, il pense aller voir sur les lieux.

Pour conclure, il se donne dix jours pour arrêter ledit Stéphane Dafflon...

B: Dieu vous entende, Monsieur...

...

Le regard qu'ils échangèrent a été très profond, sans provocation d'une part ni de l'autre. Là, Bernard Buisson se lève et demande à prendre congé, et pour plaisanter, il leur donne rendez-vous dans dix jours. Ils le saluaient tous courtoisement.

Et Stéphane Dafflon saisissant le bras de Vincent, l'entraîne dehors... puis il referme la porte du restaurant et s'arrête quelques pas plus loin. Vincent le sermonne pour l'avoir enlevé de la sorte. Bernard allume une cigarette, et la jette. Il remercie Vincent pour l'entrevue, puis il s'en va, franchit la chaussée et rejoint deux hommes qui venaient de surgir de l'ombre, comme appelés par un signal.

Il s'entretient quelques minutes avec eux sur le trottoir opposé, puis il revient... juste pour dire à Vincent qu'il va avoir bien des choses à faire durant une semaine. Il le salue et il s'en va à nouveau. Vincent retourne à l'intérieur. Les quatre enquêteurs ont changé de table pour prendre un repas d'affaires. Beaucoup plus tard, Charles Dujardin doit s'en aller retrouver le comte et la comtesse.

Vincent et Maximme pouvaient payer la note et s'en aller. Dehors, Charles Dujardin et Achille Brun ont fait le point. Charles n'avait pas besoin d'aide, aussi, il donne ordre à Achille de s'enquérir de la chambre et de s'installer avec leurs bagages.

Brun, tout fier du rôle important qui lui était assigné, s'en va. Charles Dujardin s'est rendu à la gare où le comte et la comtesse de Crozon étaient déjà là. Il se contente de les saluer, et ils sont allés à la salle d'attente, lieu idéal pour ne pas être surveillés. Il demande la bague. La comtesse la lui donne. Charles l'examine avec minutie.

Il confirme alors que le diamant est faux. La comtesse réplique que son diamant est vrai... le sien, oui, mais pas celui-ci, car il est comme si l'on avait fondu des morceaux de verre pour refaire un diamant de forme et de couleur identique. Elle réplique à nouveau pour demander où se trouve son diamant. Il était en possession de Stéphane Dafflon, bien sûr. Interdite, bouleversée, la comtesse se taisait, tandis que son mari, incrédule, tournait et retournait le bijou en tous sens. Elle finit par balbutier... et Charles la reprend pour lui dire que quoi qu'il en soit, le vrai diamant est la clé et qu'il le retrouvera.

Charles a gardé le faux diamant. Pour la suite des opérations, puis, il prie Monsieur et Madame de se référer à Monsieur Delaroche.

Le Français s'en va... et se précipite dans un taxi.

Ayant acquis la certitude qu'il n'était pas suivi, il a fait arrêter la voiture au début de la rue, et il a demandé au chauffeur de l'attendre.

Il s'est livré ensuite à un examen minutieux de la maison de Maître Dougoud et des deux maisons voisines. À l'aide d'enjambées égales, il mesurait certaines distances, et inscrivait des notes et des chiffres sur son carnet.

Il reprend le taxi. Au coin de l'avenue, il a payé son dû, puis il a suivi le trottoir jusqu'au 134. Et là, il a recommencé les mêmes opérations devant l'ancien hôtel Bernard Grunder et les deux immeubles de rapport qui l'encadrent, mesurant la largeur des façades respectives et calculant la profondeur des petits jardins qui précèdent la ligne de ces façades. L'avenue était déserte et très obscure dans l'épaisseur des ténèbres de cette soirée.

Un réverbère projetait une pâle lumière sur une partie de l'hôtel, et Charles Dujardin voit alors la pancarte « à louer » suspendue à la grille.

Deux allées incultes encerclaient la menue pelouse, et les vastes fenêtres vides de la maison prouvaient qu'elle était inhabitée. C'est vrai que depuis la mort Bernard, il n'y a plus de locataires. Visiter lui aurait bien plu. Il suffisait que cette idée l'effleure pour qu'il veuille la mettre à exécution.

La hauteur de la grille rendant impossible toute tentative d'escalade. Il sort alors de sa poche une lampe de poche et une clé du genre passepartout qui ne le quittait jamais.

À son grand étonnement, un des battants est entrouvert. Il se glisse donc dans le jardin en ayant pris soin de ne pas refermer le battant.

Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrête...

À l'une des fenêtres du second étage, une lueur était passée. Et la lueur repasse à une deuxième fenêtre et à une troisième, et sans qu'il puisse voir autre chose qu'une vague silhouette qui se profile.

Puis du second étage, la lueur descend au premier, et, longtemps, visiblement ou supposément, erre de pièce en pièce. Qui diable peut se promener à une heure du matin dans la maison où Bernard Grunder a été tué ? Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, sauf de s'y introduire lui-même. Il n'hésite pas.

Au moment où il traversait la bande de clarté que lançait le lampadaire pour gagner le perron, l'inconnu dans la maison a dû l'apercevoir, car la lueur s'est éteinte soudainement, et il ne l'a pas revue.

Sur le perron, devant la porte, doucement, il appuie sur la porte qui était également ouverte. N'entendant aucun bruit, il se risque dans l'obscurité. Il rencontre la pomme de la rampe et monte timidement un étage. Et toujours le même silence, les mêmes ténèbres.

Arrivé sur le palier, il pénètre dans une pièce et il s'approche de la fenêtre que blanchissait un peu la lumière de la nuit. Alors, il aperçoit dehors l'homme qui était sans doute descendu par un autre passage.

Il se faufilait à gauche, le long des arbustes qui bordent le mur de séparation entre les deux jardins.

C: " Fichtre, il va m'échapper ? "

Il dégringole l'étage et franchit le perron afin de lui couper toute retraite, mais il ne voit personne, et il lui a fallu quelques secondes pour distinguer dans le fouillis des arbustes une masse plus sombre qui n'était pas tout à fait immobile. Il réfléchit. Pourquoi l'individu n'avait-il pas essayé de fuir ? Demeurait-il là pour surveiller à son tour l'intrus qui l'avait dérangé dans sa mystérieuse besogne ?

C: "En tout cas, ce n'est pas Stéphane Dafflon, car il serait plus adroit. C'est quelqu'un de sa bande..."

De longues minutes s'écoulaient. Charles ne bougeait pas non plus, l'œil fixé sur l'adversaire qui l'épiait. Comme cet adversaire ne bougeait pas davantage, et que Charles n'était pas homme à se morfondre dans l'inaction, il vérifie son revolver et dégaine. Il marche droit sur l'ennemi avec cette audace froide, et ce mépris du danger qui le rendent si redoutable. Un bruit sec...

L'individu armait-il lui aussi son revolver ?

Charles se jeta brusquement dans le massif.

L'autre n'a pas eu le temps de se retourner. Charles était déjà sur lui. Il y a eu une lutte violente, désespérée. Charles devinait l'effort de l'homme. Il exaspérait l'idée de sa victoire prochaine, le désir fou de s'emparer, dès la première heure, de ce complice de Stéphane Dafflon, il sentait en lui des forces irrésistibles. Il renverse son adversaire, pèse sur lui de tout son poids, et l'immobilisant de ses mains sur la gorge du malheureux... Et de sa main libre, il cherche sa lampe de poche, et projette la lumière...

C: Brun ??

A: Cha...ar...les ?

...

Ils demeuraient longtemps l'un près de l'autre sans échanger une parole, tous deux anéantis. Charles ne bougeait pas, les cinq doigts toujours agrippés à la gorge de Brun qui exhalait un râle de plus en plus faible. Et soudain, Charles, envahi d'une colère, lâche son ami, mais pour l'empoigner par les épaules et le secouer avec frénésie. Brun finit par lui dire qu'il avait reçu un message. Il sort de sa poche un papier plié et le lui tend... À la clarté de sa lampe de poche, Charles lit avec stupeur:

« Brun, hors du lit, et filez avenue Henri-Martin.

La maison est vide. Entrez, inspectez, dressez un plan exact, et retournez vous coucher. Charles Dujardin. »

... à suivre dans le récit complet...

JCC